

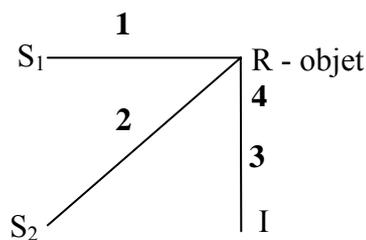
René Lew,
Dimensions de la psychanalyse.
Congrès d'Analyse freudienne,
Les objets et leurs passions,
Paris, le 9 octobre 2005

Passions de l'objet¹

Les passions de l'objet (considéré d'un point de vue univoque) sont à la fois des indices de la position du sujet à son égard et des modes d'existence pour celui-ci. Commençons donc par déterminer ce qu'est un objet.

1-Qu'est-ce qu'un objet ?

Pour être succinct, je dirai qu'un objet se définit par plusieurs entrées : une double entrée symbolique (1 et 2) et une entrée imaginaire (3).



(1) En premier lieu, selon la définition de Frege², un objet est abordable comme *Bedeutung* (signification, référence) d'une fonction (ou d'un concept ou d'un nom propre), en tant que parcours des valeurs de cette fonction. Celle-ci est donc spécifiable sous deux angles d'abord : en elle-même, elle est dite alors en intension, et, en tant qu'objet, elle est dite alors en extension. Une telle fonction, quelle qu'elle soit, est ainsi à la fois inaccessible en intension et saisissable uniquement en extension. Mais au-delà de Frege, et pour utiliser l'ensemble des trois registres lacaniens, je considère que l'extension se présente en trois champs modaux comme, d'une part, on vient de le voir, l'objet, ou plutôt les objets, dans le réel, et, d'autre part, les images, dans l'imaginaire bien sûr, et les mots, ou plus exactement les signifiants, dans le symbolique. Ainsi, pour faire suite au texte de Lacan³, je dirai que la *Bedeutung* du phallus c'est, dans le réel, l'objet *a*. Un tel objet est ainsi transcription d'une fonction en tant qu'elle est comme toute fonction (c'est redondant au principe), relation d'échange. Aussi, en psychanalyse, la fonction est-elle par excellence la représentance par quoi Freud spécifie la pulsion en termes de représentation. Ce que Freud indique ainsi être le renvoi d'une représentation sur une autre est pour Lacan l'accrochage signifiant permettant d'établir une chaîne, et, bien plus, un réseau signifiant.

¹ Ce texte, dont l'essentiel a été prononcé en public, est écrit en hommage à la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » de Jacques Lacan, *Autres écrits*, Seuil.

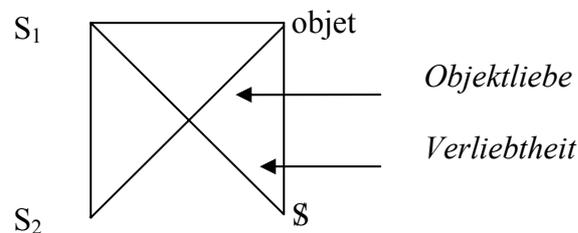
² G. Frege, *Grundgesetze* ; « Concept et objet », trad frse in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil. Cf. Ph. De Rouilhan, *Frege ou les paradoxes de la représentation [Vertretung]*, Éd. de Minuit.

³ J. Lacan, « La signification du phallus », *Écrits*, p. 685 sqq.

Comme réel — je le dis ici de façon elliptique — l'objet est cependant impossible, appelant encore à sa saisie ; et, selon les antinomies propres à la constitution de la négation, il est forclusif, impliquant toujours un substantif auquel s'ordonner (un pas, un point, une mie, une goutte, un rien, etc.), mais sans autre moyen de faire avec lui que de passer au discordantiel.

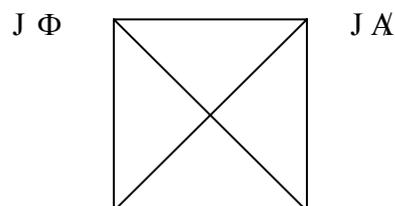
Du fait de cette pulsation entre forclusion et discordance, un tel objet peut donc être dit objet de la pulsion ($S_1 \rightarrow R$).

(2) Mais il est aussi visée de l'amour, point d'accrochage de cet amour objectal (*Objektliebe*) que Freud différencie de l'énamoration (*Verliebtheit*), c'est-à-dire que Freud distingue le lien à l'objet du fait même de se mettre narcissiquement en position d'aimer (réversivement : en se posant comme aimable). Ce mode d'élimination de l'objet, en ce qu'il est propre au narcissisme (au pire sensible dans l'autisme), opère au travers de la haine qui double cet amour (c'est l'« hainamoration » de Lacan). Lacan va même jusqu'à pointer une forclusion de l'Autre dans l'amour⁴. L'amour objectal, que traverse ainsi l'amour narcissique, est comme tel un effet du symbolique ($S_2 \rightarrow R$). C'est en quoi l'objet est aussi objet de l'amour.



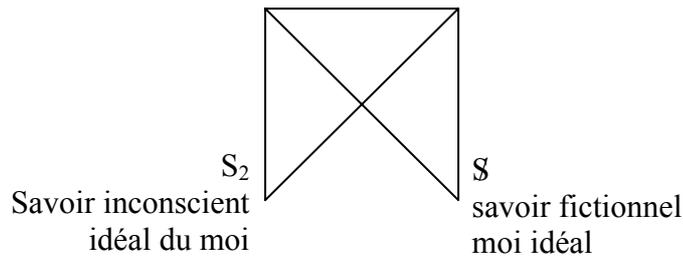
(3) Au centre du fantasme ($\$ \diamond a$), l'objet focalise le désir. Alors il devient proprement un objet du sujet, rendu accessible au sujet par ce rapport fantasmatique lui-même. On parlera donc de l'objet du désir.

(4) Mais, en plus de ces trois entrées (et donc trois modes de l'objet), il reste la dite (par les traducteurs) « connaissance directe » ou « fréquentation » de l'objet par le sujet, dont le concept est avancé par Russell en terme d'*acquaintance* (je préfère traduire le plus simplement du monde par « accointance »). J'y vois — je le dis là de façon lapidaire puisque c'est l'essentiel du propos que je développerai — un rapport de la jouissance de l'Autre à la jouissance phallique. On ne saurait donc oublier l'objet en tant qu'objet de la jouissance.

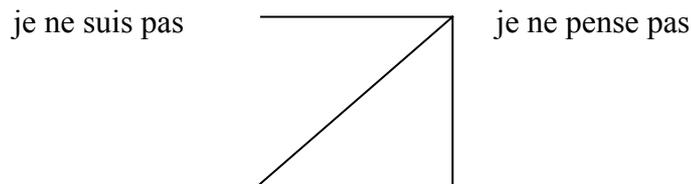


À l'envers des autres abords de l'objet surtout reçus en termes de savoir, et dont le sujet organise pour une part ses idéaux,

⁴ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séance du .



je verrai là un lien de l'ignorance au non-su, un lien qui me semble essentiel pour situer le « je » du sujet, balançant d'un « je ne pense pas » ignorant à un « je ne suis pas » qui bascule l'inexistence en un « exister » depuis ce que l'on n'est pas.



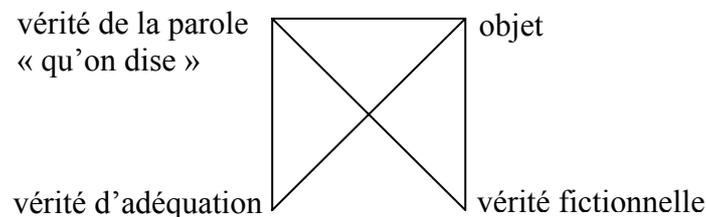
Pour le dire rapidement, en reprenant un article à peine antérieur (1911) comme chapitre⁵ d'un ouvrage datant de 1912, *Problèmes de philosophie*, Russell pose la question de ce que serait le lien direct à l'objet, ne passant ni par les descriptions définies ($I \rightarrow R$), ni a fortiori par des propositions ($S_2 \rightarrow R$). J'en reprendrai, sinon la démarche, du moins l'ordre d'idées — afin de le discuter⁶. Mais je souligne dès maintenant que ce quatrième abord n'est qu'une reprise du premier, autrement présenté ($S_1 \rightarrow R$).

2- L'accointance

Cela m'amène à une série de questions, liées entre elles :

- (1) Quelle est, s'il en est une, la spécificité de l'objet de l'accointance ?
- (2) Quelles pensées (au sens de Frege, autrement dit : propositions) s'y rattachent ?
- (3) Quel rapport à la vérité et à ses modes d'acquisition ?

Je laisserai de côté ce troisième abord de l'accointance afin de me limiter à la question du *savoir* sans considérer celle de la *vérité*. Mais autant rappeler ici que je différencie la vérité de la parole, en tant qu'elle est la vérité qui parle en disant Je, dont Lacan fait état dans « La chose freudienne »⁷, de toute vérité standard, d'adéquation, comme de toute vérité fictionnelle.



⁵ B. Russell, « La connaissance par connaissance directe (accointance) et la connaissance par description », in *Problèmes de philosophie*, trad frse, éd. Payot.

⁶ Voir au préalable la discussion de ce concept par Mark Sainsbury, « Russell et l'expérience directe », in *Hermès* n°7, *Bertrand Russell, De la logique à la politique*, éd. du CNRS.

⁷ *Écrits*, Seuil, pp

Disons d'emblée que pour Russell, malgré sa recherche sur l'accointance, on n'a de connaissance que par l'entremise des particuliers que sont les *sense data* (perceptions), les souvenirs ou par soi-même. Aussi peut-on assurément souligner que manque ici ce qu'implique le lien de la parole (comme fonction), en tant que modale et existentielle, à la proposition (qui s'y rapporte par la voie de la fonction propositionnelle). Mais probablement que c'était encore trop tôt pour Russell. (Sauf erreur de ma part, la fonction propositionnelle n'apparaît qu'en 1918-1919, dans « La philosophie de l'atomisme logique ».)

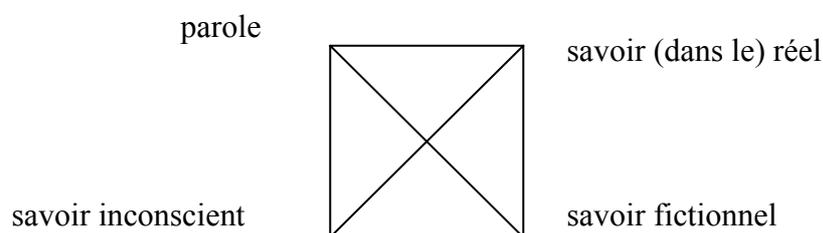
En fait autant fixer les idées dès maintenant : c'est le concept de « signifiant » qui manque à Russell (comme il manquait à Freud) et à quoi il essaie de suppléer comme il peut. Ainsi des « faits » ne sont pour lui que des complexes de tels particuliers que sont les *sense data*, les souvenirs et soi-même ; et les propriétés connues par expérience directe ne spécifient que les universaux. Car, et heureusement pour sa théorie, Russell non seulement ne soutient pas qu'il y a une expérience directe des objets physiques, mais il soutient expressément le contraire.

3- Le rapport au réel

Dans la veine de ce qui manque à Russell pour assurer sa théorie, encore faut-il ajouter que l'Autre n'a pas plus place pour lui (comme pour Quine) que les attitudes égocentriques, les modalités, les déictiques, etc., qui forment précisément l'assise de toute configuration subjective. Aussi je soutiendrai que le signifiant dit de la castration de l'Autre (S(A)) implique qu'il n'y ait pas d'accointance de l'Autre, y compris réduit à un objet. Sans Autre tel que le langage le nécessite, il n'est ni trésor des signifiants, ni lieu du code, ni recel des significations, comme dit Lacan.

De toute façon, Lacan soutenait, et à juste titre, qu'il n'y a pas de connaissance, mais du savoir. C'est que l'accointance implique le connaître quand la vérité implique le savoir. Comme le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir⁸, selon des chaînes de lettres rigoureusement connectées entre elles, en sens inverse, au-delà de ce qui s'écrit comme syntaxe, sémantique ou algorithmes et prédicats à l'œuvre, lire n'est rendu possible que par la désupposition du savoir que l'écrit est censé receler.

Aussi parlerai-je de savoir réel (non sans faire place en lui au savoir dans le réel, tel que Lacan l'avance)



L'accointance, si le concept tient quelque peu, doit donc plutôt être entendue comme savoir réel, et ne pose (!) un objet que depuis l'expérience directe — je souligne — du *signifiant*, *i.e.* l'expérience que le sujet fait du signifiante. Cela signifie que le sujet n'intègre du signifiant qu'en dehors de toute signification et de tout sens, par expérience directe de ce que « signifier » implique. Auquel cas nous sommes dans le réel du symbolique.

⁸. J. Lacan,

Par là l'objet n'est que saisie de la fonction, ici fonction signifiante, dans son manque de fondement extrinsèque, et donc fonction phallique. Il appelle cet objet à son propre dessaisissement afin de valider sans cesse la fonction en son sein, soit l'indiciation, sous le terme substantif qui le pointe, de ce en quoi il n'est que fonction transcrite (par *Vertretung*) en valeurs extensionnelles.

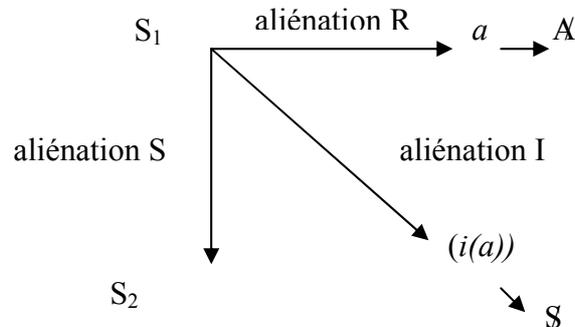
Et, sous cet angle, il n'y a d'objet que depuis une acceptation (forclusive) d'un *donné* comme accointance du sujet avec l'objet.

Je ne parlerai donc guère des savoirs autres que l'accointance, ni de l'amour, ni de la haine comme passions du sujet pour l'objet. Mais j'insisterai sur l'ignorance⁹.

Ma question a donc trait maintenant à ce que l'objet focalise de la structure du sujet. Car les passions de l'objet définissent la position du sujet — et il n'y a de passion que du sujet.¹⁰

4- L'aliénation

Tout cela implique de resituer l'aliénation du sujet dans un objet, en cela réelle et distincte des autres aliénations que sont l'aliénation narcissique et spéculaire du stade du miroir et l'aliénation symbolique à l'égard du signifiant.



À la fois il s'agit de prendre l'aliénation au sens de Marx (*Veräußerlichung*) : extériorisation, prise du sujet dans l'objet, sinon de Freud (*Entfremdung*), et surtout aux sens travaillés par Lacan et impliquant une *aphanisis*, un évanouissement du sujet (et du sujet plus que du désir, je l'indique puisque la disparition du désir a été pour Jones le point de départ de ce concept).

Il n'empêche que la question de l'aliénation se ternarise comme réelle (séminaire *La logique du fantasme*, passant du Un au *a*), imaginaire (le stade du miroir, de S (*A*) à *i(a)*), et symbolique (séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, de S₁ à S₂). Ici je ne parlerai donc que de l'aliénation réelle, sans d'ailleurs insister plus avant sur le lien incommensurable du Un au *a*. De toute façon, que l'objet soit tangible ou non, c'est secondaire (rapport du réel à l'imaginaire, que je laisse de côté).

Les questions antérieures deviennent donc :

- (1) Quel rapport le sujet entretient-il avec le réel ?
- (2) De quelle place ce rapport s'organise-t-il ?
- (3) De quelle place s'appréhende-il
 - intrinsèquement à la structure pour le sujet (selon le schéma des discours),
 - et extrinsèquement (selon un métalangage, si l'on en admet l'existence) ?

⁹ Cf. R. L., « S'ignorer », colloque de l'AECF Lille, 16 octobre 2005.

¹⁰ Je laisserai de côté aussi la raison littorale (au sens de Lacan dans « Lituraterre ») du rapport du non-su au savoir.

Ces questions trouveront leur solution par les quelques biais sous lesquels je pense les traiter. Mais dès avant, il vaut de rappeler que dans « Position de l'inconscient »¹¹, Lacan insiste plus sur le clivage de l'objet que sur celui du sujet.

5- La présentation de l'objet

Pour le comprendre, le mieux est de repartir des proximités et des différences par lesquelles le sujet s'accommode de et à l'objet, en évitant, comme je l'ai dit, de les présenter en termes de compréhension et de connaissance, éludés à juste titre par Lacan au profit de l'explication et du savoir. Mais la question ainsi posée est déplacée par rapport à Russell : pour lui il n'y a véritablement de connaissance (par description, donc par proposition, donc selon ce qu'il donnera comme fonction propositionnelle) que sous condition d'une présentation de l'objet lui-même. Ainsi, pour parler d'acte du sujet, celui-ci se *tourne* vers ce qui autorise cette présentation (ou vers chaque mode de présentation) de l'objet. Qu'on pense pour cela à l'exemple, que donne Freud dans l'*Entwurf*, de l'enfant au sein et de ce qui se maintient ou se modifie selon que le sein se présente de face ou de profil.¹²

Cette question de la présentation (avec le vocabulaire de Freud : *Darstellung*, et, selon Lacan, dans un rapport à la lettre pour ce qui vaut comme et sa mise en scène et celle du sujet : *Darstellbarkeit*)¹³ se dédouble au travers de ce qui peut à la fois

-rendre présent (Freud : *vorhanden* dans « La dénégation », et cf. Heidegger : *Vorhandenheit*) l'objet

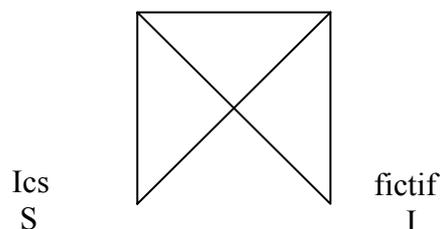
-et rendre accessible (Frege : *faßen*) ce qui se présente comme objet, sachant que l'objet n'a pas a priori la matérialité qu'on lui accorde généralement, mais qu'il n'est que le transformé de ce qui fait rapport (fonction) : avec le signifiant la structure ne vaut que sous des rapports et non en tant qu'elle serait constituée d'éléments. Or les fonctions sont en elles-mêmes inaccessibles, je le rappelle. Aussi le dédoublement du problème de l'objet peut-il se donner dans des termes que j'ai déjà avancés :

-d'une part, souligner que l'objet n'est que transcription de la fonction (Frege)

-et, d'autre part, considérer que l'objet demande à être lui-même rendu saisissable.

Cette dualité de la saisie peut ainsi remplacer celle du lien déontique à l'objet, clivé en tant que fétiche pour répondre à la fois à l'exigence pulsionnelle (valant masturbation) et à l'interdit familial¹⁴.

Autrement dit, pour en réarticuler la question, il s'agit moins maintenant du savoir inconscient ou du savoir conscient (imaginaire, parce qu'imaginable et fictionnel), rendant compte de vérités (standard : d'adéquation, ou fictionnelle : mi-dire),



¹¹ *Écrits*, Seuil, p .

¹²

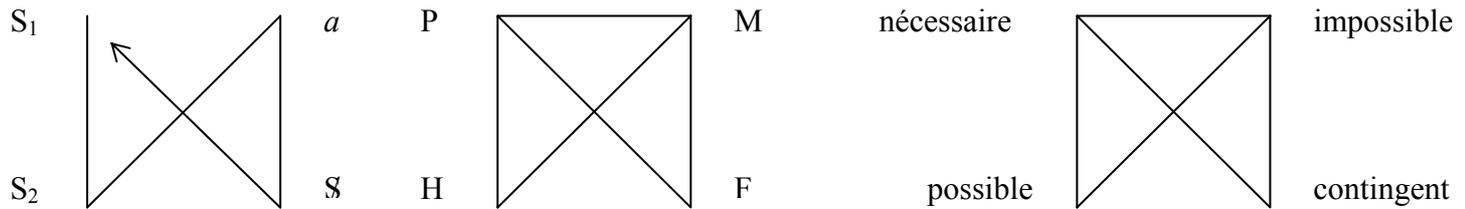
¹³

¹⁴ S. Freud, « Le clivage du sujet dans le processus de défense », trad. fse, *Résultats, idées, problèmes*, t. II, P.U.F.

que du rapport du savoir à la vérité¹⁵ de la parole comme productrice

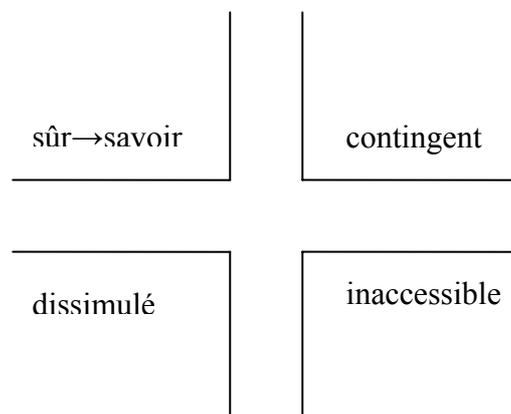
- des discours,
- des signifiants linguistiques et des propositions,
- du sujet
- et de l'objet,

selon, à mon avis, ce qu'on peut, avec Lacan, mais sans le répéter strictement, appeler moins du savoir *dans* le réel qu'un savoir réel. Il n'y a donc pas de passion qui ne soit réelle, en impliquant pourtant ce lien spécifique au Père qu'est la *Verliebtheit*, de la contingence à la nécessité, ou de la place du sujet à celle de la signifiante valant narcissisme.



Car, au fond, l'enjeu que focalise l'objet comme clivé est de porter ce que la béance signifiante a de causal. Et ce rapport mythique au Père (tué et mangé, incorporé, donc persistant comme mort) est proprement une présentification de l'absence.

Mais l'objet lacanien, comme transcription de cette présence/présentification de l'absence, n'est que manque. Aussi le sujet est-il assuré par là de désirer encore. La passion, sous cet angle, n'est qu'assurance subjective. Elle peut se dire, selon les indications de Nelson Goodman¹⁶, en termes de prédicats complexes incluant ce qui est assuré et, à la fois, ce qui ne l'est pas, que cela soit dissimulé ou encore futur, voire tout simplement inaccessible.



Ces trois derniers abords du prédicat reviennent chacun à un mode de non-su, de manque d'assurance, sinon d'ignorance.

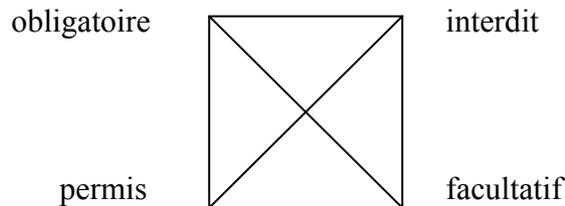
6- La jouissance de l'objet

Jouir de l'objet est ainsi impossible, sauf « retour » sur la jouissance phallique en référence à la castration (pas de sujet en soi, ni même de signifiant : uniquement des rapports, affaire de représentance, selon Freud) : il n'y a de jouissance phallique qu'en référence à une

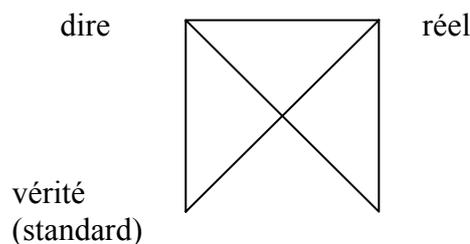
¹⁵ Cf. R. L. , « Littoral entre la science et la vérité », 2004.

¹⁶ Nelson Goodman, *Faits, fictions, prédictions*, trad. frse, Éd. de Minuit.

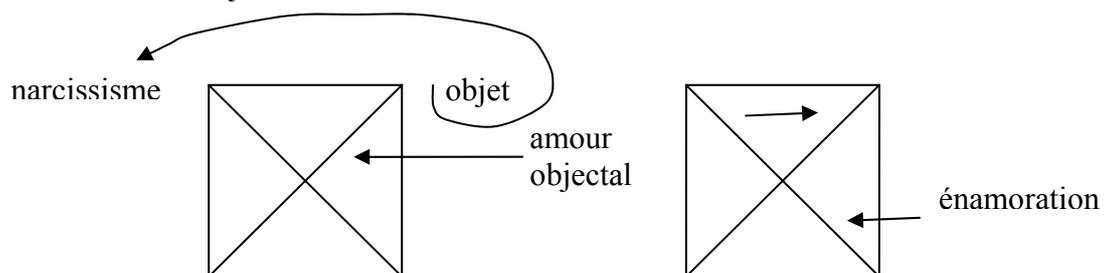
jouissance de l'Autre qui nécessite aussi de se soutenir de son interdit. Selon Lacan¹⁷ : s'il y avait une autre jouissance (que j'assimile à la jouissance de l'Autre, sinon de quoi s'agirait-il ?) que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là. Une telle appréhension négative de la jouissance de l'Autre, et de là de la jouissance phallique, ouvre à la déontique de l'objet, posant la question de ce qu'est jouir de l'objet. Lacan a beaucoup insisté sur les modalités ontiques, tout en utilisant plus communément, comme Freud, des modalités déontiques : interdit de l'inceste, exigence pulsionnelle, impératif de la jouissance, commandement du surmoi, *soll Ich werden*.



Chez Freud, l'objet (dont la mère est le paradigme) est interdit. Lacan superpose cet interdit de l'inceste à l'amour de l'objet, en une seule fonction qu'il indique être le rapport que la vérité entretient avec le réel¹⁸, et ce rapport est tributaire du dire.



C'est pourquoi, en d'autres termes, Freud fonde l'amour objectal (*Objektliebe*) sur l'énamoration (*Verliebtheit*) et que le narcissisme non spéculaire du sujet se détermine d'une déconstruction de l'objet.



7- La passion de l'ignorance

Pourtant Lacan a plus parlé de l'amour que de la haine et de la haine que de l'ignorance. Cependant il indique¹⁹ qu'il ne faut pas confondre *nescit* et *ignoscit*. Car *ignosco* signifie « pardonner ». L'*ignoscencia* (l'action de pardonner) n'est pas l'*innocentia* (innocence).

« *Noscit*, il sait, porte-il la figure d'une éliions d'*ignoscit*, dont l'étymologie montre qu'il n'a pas qu'un faux préfixe, en outre ne voulant pas dire non-savoir, mais cet oubli qui consomme le pardon ?

¹⁷ J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p.

¹⁸ « L'Étourdit », *Autres écrits*, p.

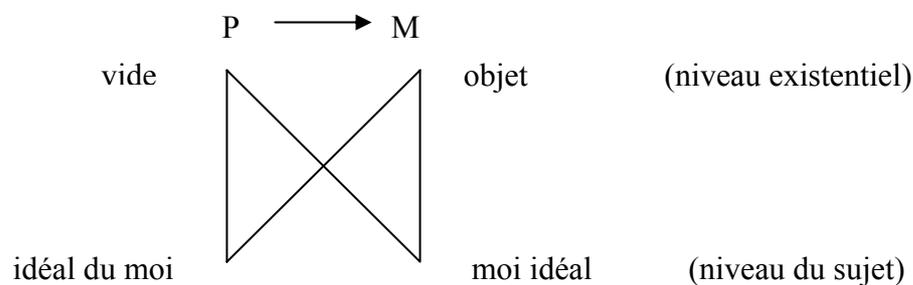
¹⁹ À la fin de sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, p.684.

Nescit alors, à n'y modifier qu'une lettre, nous laisserait-il à soupçonner qu'il ne contient de négation que feinte après coup (*nachträglich*) ? Qu'importe, puisque pareille à celles dont la constance a fait sourire dans les objets métaphysiques, cette négation n'est qu'un masque : des premières personnes ».

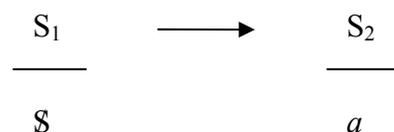
J'insisterai donc plus sur le pardon que sur ce à quoi l'argument de ce congrès invite à réfléchir, autrement dit à la jalousie (*invidia*). En ce sens l'objet est abordable par le pardon.

Prenons l'exemple du péché dans le christianisme : il conduit à la Passion du Christ dont l'objet, qui nécessite le rachat de l'humanité coupable par Dieu lui-même en tant que Fils, est proprement la faute « originelle ». Cette faute comme objet de la Passion a trait au savoir (à la connaissance) en lien avec la sexuation selon les principes freudiens qui mettent en jeu la procréation et la mort.

Plus largement, le sujet pardonne à l'objet d'être si peu : de n'être que le transformé (*Vertretung* → *Entstellung*) de la béance, soit de l'évidement, opérant de façon fonctionnelle au creux du signifiant. Dans son « Introduction au narcissisme », Freud distingue bien les abords existentiels de la structure subjective, rapport du vide à l'objet, et, ce qui est plus adéquat, le sujet lui-même en termes d'idéalité.



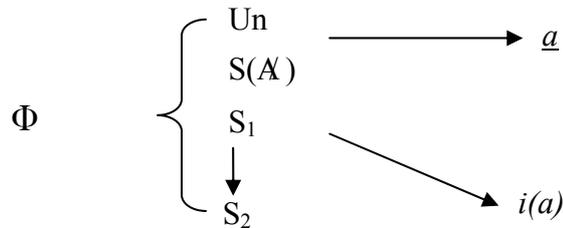
Le pardon, sinon la rédemption, le rachat, autorise ainsi une accointance avec l'objet, surtout si cet objet est idéal. Plus avant, toute proposition (pour être compréhensible) est composée, selon Russell, de constituants avec lesquels on est en accointance. Ainsi, au sujet de Jules César, on ne saurait plus être en accointance qu'avec les *signes* désignatifs de son nom. La nomination se soutient de sa fonction rhématique à distance de la thématique de l'objet.²⁰ Le rhème est discordantiel, quand l'objet est forclusif. De là l'accointance avec l'objet est question de signe. Tel que Lacan en reprend la donnée à partir de Saussure, je dirai que le lien du signifiant au signifié, composant le signe, et qu'il pointe d'une barre entre *S* et *s*, se différencie selon les deux modes signifiants qu'impliquent et la construction signifiante elle-même et la distinction entre sens et signification. Comme « signifié de la pure relation signifiante »²¹, le sujet se rapporte à la signifiante $S_1/\$$, quand l'objet, en tant que signification, *Bedeutung*, est le signifié du signifiant standard, S_2/a , et chacun de ces rapports est lié à l'autre en une organisation discursive qui développe ce mode plus particulier d'accointance avec l'objet, qui transite par les signifiants.



Bien sûr la question de l'organisation signifiante s'en trouve posée, aussi bien que le lien de la fonction (par excellence, la fonction phallique) avec toute extension

²⁰ Cf. R. L. ; « Rhème et nom », colloque de la Lysimaque sur *Objet et nomination*, 19 .

²¹ J. ; Lacan, « Proposition... », première version, *Autres écrits*, p. .



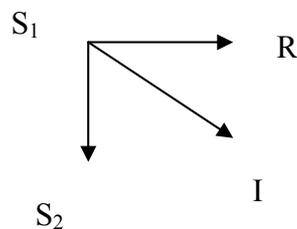
En quelque sorte l'argument de ce congrès souligne $i(a)$ quand je fais fond sur a , depuis les déterminants de la fonction phallique.

Mais, pour Russell, un objet — en ce qu'il est l'élément qui se prête à la connaissance —, étant lui-même mode de saisie de la fonction, nécessite un autre niveau d'objectalisation, en l'occurrence l'accointance passera par les *sensa data*, qui sont donc des objets différents de l'objet de référence, ayant l'avantage d'être accessibles au sujet. Le clivage de l'objet, trouve là une solution non fétichiste, s'établissant sur la signifiante. La prise de vrai (*Wahrnehmung*) est perception, fondée de ce qui fait signe (*Wahrnehmungszeichen*) : le signe implique la perception, comme la représentance implique la représentation et la trace implique le souvenir. Ce sont là trois modes du signifiant, dont Lacan a explicitement désigné les deux premiers. Parler du signifiant ici intéresse l'accointance en ce sens qu'elle pose la question des universaux. Or par la démarche symbolique du signe, de la représentance ou de la trace, ce ne sont que des particuliers qu'indiquent la perception, la représentation ou le souvenir. Car, au-delà de l'objet comme immédiatement présent, le passage à l'universalisation implique l'abstraction comme destruction de cette particularité immédiate. C'est donc à entendre à l'opposé de la destruction du sujet devant l'objet qu'implique l'aliénation. Car, dans celle-ci, la production de l'objet nécessite la relativité du sujet, en terme de jouissance phallique, devant le *Lustgewinn* de Freud, soit le plus-de-jouir de Lacan.

$$J\Phi \quad \rightarrow \quad J\Phi + \underbrace{PdJ}_{\text{objet}}$$

$$FT \quad \rightarrow \quad FT + PV$$

Aucun réel n'est en définitive accessible sauf à s'imaginer depuis sa symbolisation ; et le réel n'est comme tel que mode de saisie des ruptures nécessaires à la signifiante. On peut, par exemple, les repérer, comme fait Freud, en termes de barrières de contact, ou, autre exemple tout autant essentiel, la rupture nécessaire à la définition du sujet, dans le Temps logique de Lacan, rupture avec la construction antérieure passant par les trois temps et leur réduction à deux puis un en deux scissions. Sans cette rupture l'élaboration de la compréhension ne mène qu'à une répétition indéfinie qui ne saurait aboutir. Le réel est ainsi conçu depuis le symbolique,



à partir du nouage S_1 , dissous dans le nœud borroméen RS_2I .

Le sujet se positionne vis-à-vis de l'objet depuis le vide qu'il métaphorise en tant que sujet, afin de saisir ce vide dans sa productivité même, y compris en tant qu'aliéné (le vide *et*

le sujet) dans cet objet en ce qu'il est distinct du vide même qu'il transcrit et qui se présente comme signifiante (évidée, « hypothésiante », unaire : ni distincte ni identique).

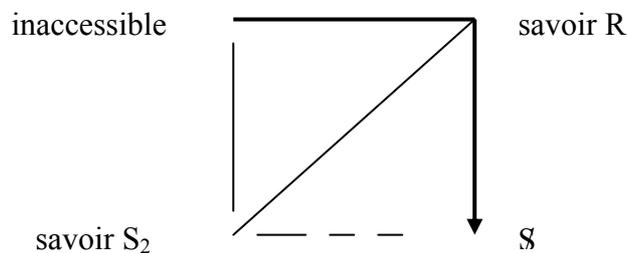
8- Ni pensée ni être

Là où Russell — comme Frege — parle de pensée, Lacan met en jeu des rapports complexes liant

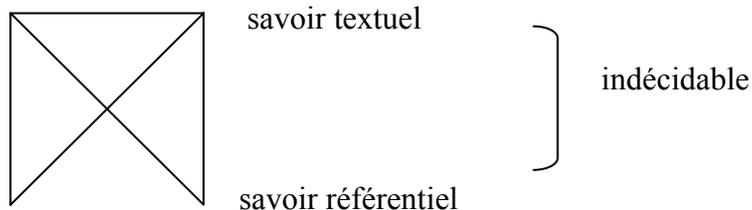
(1) *je ne pense pas*, qui, comme ne pas comprendre, oblige à s'expliquer, et (2) *je ne suis pas*.

« Je ne pense pas » m'oblige à m'expliquer sur ce que je dis, sur mes rapports à l'objet, y compris l'objet du discours (et donc l'objet de lecture qui est d'intégration) : « je ne pense pas » renvoie ainsi à désupposer le savoir. « Je ne suis pas », par contre, donne la position du sujet. Je ne suis pas... uniquement réel, ou dur comme fer.

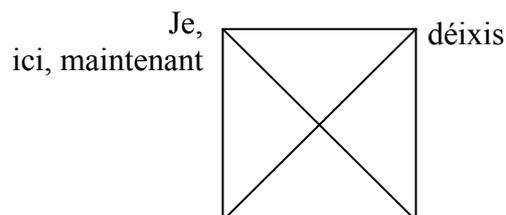
Ainsi le savoir réel désuppose-t-il le savoir inconscient pour mettre l'inaccessible à portée du sujet.



Aussi fait-il économie du discours, puisque ce n'est plus la séquence $S_1 \rightarrow S_2 \rightarrow a \rightarrow S$ qui opère mais un passage du Un phallique au sujet, par la littoralité de l'objet a qui la désigne. À ce niveau de l'objet tout savoir référentiel s'avère subsumé sous le savoir textuel que cette littoralité porte avec elle — et subsumé de façon indécidable entre ces savoirs.



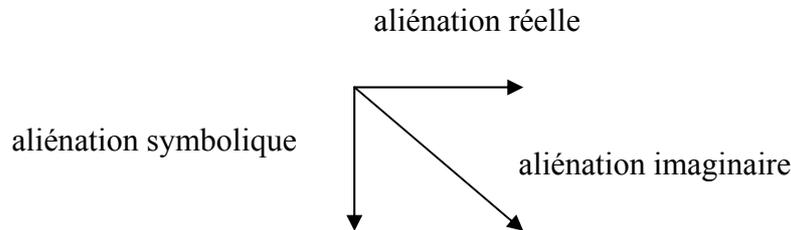
Le corollaire de cette subsumption du sujet sous la littoralité est que tout ce qui est indicateur égocentrique (ou déictique) s'avère dépendre d'une fonction de déixis située en place d'acointance et constamment défaite au profit de ces indicateurs eux-mêmes, valant désignation de narcissisme (Je, ici, maintenant) comme de la vérité de la parole.



Au-delà de Russell, le paradoxe est que l'acointance qui a priori est éloignée de toute attitude subjective, y renvoie. Inversement il n'y a d'acte que signifiant et les signifiants ne

sont pas détachés des objets, mais font place à la barre dont l'acte se soutient, en termes de castration ($S(A)$), portant sur le sujet (S) et l'Autre (A), comme sur l'objet a en tant que barre lui-même.

Par là l'aphanisis joue à la fois depuis l'aliénation symbolique et les aliénations réelle et imaginaire dans leur nouage, en les homogénéisant.



Et l'accointance est poussée jusqu'à son involution, déjà au sens de Spinoza : ce qui se développe s'explique, et ce qui s'implique s'enveloppe, s'involue, mais aussi au-delà : s'enveloppe au point de disparaître. D'où l'*aphanisis*. Le produit signifiant d'une fonction à l'œuvre s'évanouit aussitôt que produit.

Ainsi en est-il de l'accroissement infini du plus-de-jouir, non bridé alors par la jouissance phallique à laquelle il conduit : le plus-de-jouir passe aux transfinis (selon Lacan), inaccessibles bien sûr, c'est dire qu'il dépasse toute accointance. Mais chaque transfini est une limite productrice, comme le zéro pour le premier infini. C'est en quoi chaque transfini fait échapper à toute accointance : dès que l'ordre des choses se défait en s'involuant dans un nième infini, les choses se relancent dans un aleph qui débute l'infini suivant. C'est bien pourquoi nombre de théoriciens défendent plutôt l'idée hilbertienne des transactions dans le fini et non dans l'infinitude (laquelle conserve un semblant d'indéfinité). Mais, à mon sens, ce choix introduit la difficulté corrélatrice de ne statuer que sur des réductions et en particulier la restriction (par trouage, pour l'évoquer plus topologiquement) aux trois seules dimensions de l'espace imaginaire, au détriment de ce que l'infini doit à la signifiante et donc au détriment des signifiants eux-mêmes. Cela a aussi valeur de quotientage, comme Lacan le donne dans le séminaire *L'angoisse*.

A	S
S	A
a	

Cela souligne encore une double difficulté concernant l'objet qui, à la fois, échappe ainsi dans l'infini extensionnel, mais aussi dans l'intension comme trouage (dans la densification tensionnelle de l'intension). L'accointance n'est alors que le montage, pour le sujet, des modes d'accès à l'objet, lesquels ne sont pas foncièrement opératoires.

9- L'involution signifiante de l'objet

Les passions de l'objet ne sont donc que les pratiques de saisie d'un objet qui sera toujours inaccessible, malgré sa raison d'être qui est de rendre la fonction accessible, et disparaîtra à l'infini (transfini) dans l'extension ou en intension par involution. Les seules positions qui cherchent à s'en saisir, comme si c'était possible, sont des positions psychotiques : — élation et universalisation où le sujet s'identifie à l'objet (et, dans le

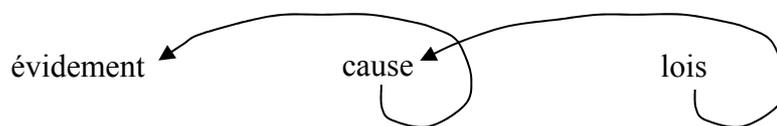
syndrome de Cotard, identifié à l'objet *verleugnet* qui se présente, par son fond d'insaturation fonctionnelle, comme évidé²²),

— involution où le sujet est lui-même (toujours identifié à l'objet) l'objet des menées de l'Autre (qui l'amoindrit : injures, tourments, assassinat d'âme, ...) ²³.

C'est en quoi je dirais que la position psychotique détermine une assomption subjective du savoir réel.

Cette raison éliminatoire tient au fond (selon ce qu'en souligne Jean Nicod²⁴) à la structure de l'induction, à mon avis au fondement de la démarche psychanalytique : les hypothèses retenues ne sont productives qu'à la mesure de celles qu'on laisse de côté. Ainsi, au-delà de la syntaxe organisatrice des lois et de la sémantique des prédicats, l'objet ne tient qu'en tant que laissé-tomber. Le temps logique de Lacan le démontre, qui appelle, pour aboutir à une position tenable, à la rupture d'avec toute la construction antérieure, qui n'aura donc eu pour raison d'être que d'induire ce laisser-tomber. C'est donc à l'opposé de l'attente de l'éternisation telle que le délire des négations l'entraîne.

Bien sûr la cause, comme évidée (S(A)) définit des lois qui s'évanouissent aussitôt que produites pour réassurer la cause dans l'évidement.



Mais c'est encore différent de l'erreur, ou du changement de perspective, dans le montage de la loi en question, car un changement de théorie suffit à balayer la loi ou à l'induire à neuf, voire à la faire s'involver dans une théorie plus large. La passion de l'ignorance en dépend.

La cause, en tant qu'évidée, est d'abord supposition à l'œuvre. Admettre (*annehmen* : c'est aussi supposer) $2+2=4$ définit des objets qu'induisent les hypothèses se transcrivant en savoir inconscient, distant du savoir sensible ouvrant à l'accointance. Mais à chaque étape de cette construction d'objet on est au risque de le faire disparaître dans l'infini que désigne le paradoxe de Lewis Carroll :

$A \rightarrow B$ si et seulement si il existe C tel que si C alors $A \rightarrow B$;
mais $C \rightarrow (A \rightarrow B)$ ssi il existe D tel que si D alors $(C \rightarrow (A \rightarrow B))$,
ad libitum.....sauf rupture, ainsi rendue nécessaire.

10- La rupture de l'objet comme support du sujet

Cette rupture, très comparable à celle du temps logique, implique un réel de l'objet *et* du sujet. Ce réel est celui de l'hypothétisation, constitutif de la structure en tant que signifiante : l'hypothèse est à prendre comme rupture préalable à toute constitution, comme un évidement nécessaire. Il n'y a ainsi d'objet (de connaissance, de certitude, de savoir — et d'ignorance) — et donc sujet — que depuis ce qui fait hypothèse en tant que rupture, façon de pardonner au vide. Cela peut se dire pardonner au Père (ou à Dieu) d'avoir autorisé la latitude du péché originel et donc accepter le rachat de la faute humaine par l'excellence de la Passion du Christ (soit la mort de Dieu comme Fils).

La rupture fondamentale et le prédicat goodmanien d'asphéricité, en termes de ni — ni —, s'opposent à une démonstration d'objectivité selon les termes reçus de tiers exclu,

²² Freud parlait là de *Depersonalisation* (in « Un trouble du souvenir sur l'Acropole »), *G. W.* XVI, p.

²³ Freud parlait là d'*Entfremdung*, *ibid.*

²⁴ Jean Nicod,

identité, non contradiction. Quand Lacan soutient que le réel est rationnel²⁵, il prend le contre-pied de l'empirisme.

Par la déconstruction du réel (entre autres) dont dépend toute construction symbolique, l'indicatif (soit la supposition de ce qui est) est déconstruit au profit du subjonctif (soit la supposition que cela soit). Le forclusif du réel ouvre ainsi à l'existential modal du subjectif.

C'est dire qu'il n'y a d'objet que depuis l'éthique du discours comme pratique et montage de la théorie. Cette éthique conduit à certain choix de théorie et d'ampleur de celle-ci (selon les dimensions, soit le nombre de postes structuraux qui l'organisent). Les objets en dépendent comme (1) des éléments (2) en des places (3) selon des appellations (4) en ce qu'ils entrent dans des rapports.

Seule la signifiance (*Annahme* : hypothèse et acceptation) ordonne l'accointance aux choses. La dite expérience directe des choses ne tient qu'au fait que le sujet est faire-valoir du réseau signifiant (ou métaphore ou signifié de la pure relation signifiante) : elle n'est que l'ignorance que le sujet peut avoir de sa situation et qu'il cherche à se faire pardonner — façon d'introduire l'ignorance dans le savoir. Car l'objet — s'il est matériel — fétichise à tout coup le lien (littoral) du savoir au non-su. Ce qui n'est plus le cas, si l'objet n'est que signifiant.

²⁵ Jacques Lacan, *Écrits*, p.